

COMIQUES CYNIQUES

« *Les droits de la mort s'effacent devant l'asticot.* »

Pierre Desproges

« Les autres chiens », affirmait Diogène le Cynique, « mordent leurs ennemis, tandis que moi je mords mes amis de manière à les sauver »¹. Aboyer, mordre, se moquer, faire rire, c'est attirer l'attention sur la direction à suivre, montrer le chemin à emprunter après avoir lacéré les proies malsaines, refuser la soumission et revendiquer autonomie et indépendance. À quoi peut bien servir un dramaturge qui passe le plus clair de son temps à « théâtraliser » sans jamais inquiéter personne ? Au contraire, que nul n'entre ici s'il n'est subversif.

Le comique cynique est sensible à la drôlerie presque malade, presque malgré eux, des hommes. Il manifeste une aptitude particulière à la subversion et à la destruction. Il éprouve une certaine jouissance à saisir de manière lucide, familière, les petites apocalypses comme les grandes catastrophes que réservent le quotidien, les effets destructeurs des terreurs verbales et la folle conduite des affaires du monde et des États. Sa force réside dans l'irrévérencieux, le licencieux, l'insupportable en vue de déclencher, en dépit des situations tragiques réelles dont il s'inspire, des éclats de rire fondés sur le fait d'assumer les malheurs qu'ils décrivent, car « rien n'est plus drôle que le malheur »², le rire prenant sa source dans la connaissance du tragique ou de la misère de l'homme.

DÉS-ESPÉRER

Les pièces et les auteurs choisis à l'appui de cette étude sont biélorusse, kosovar, géorgien, albanais, autrichien, bulgare, russe, belge, roumain, même si cet écrivain est aujourd'hui naturalisé français : il s'agit de Matéi Visniec. Ils évoquent la bêtise, l'oppression ou la dictature des partis politiques. Leurs jouissances d'écrivains à tremper leur plume dans la turpitude de leurs semblables sont marquées du sceau de la turbulence, de l'improvisation, de la grave insouciance, de la fantaisie incontrôlée. Ils préfèrent le péremptoire assassin, la poétique de l'intuition et de l'enthousiasme, l'impulsion des hommes libres à la méthodologie

¹ Stobée, *Florilège*, M.13.43.

² Mireille Losco-Lena, « *Rien n'est plus drôle que le malheur* » *Du comique et de la douleur dans les écritures dramatiques contemporaines*, éd. Presses Universitaires de Rennes, 2011.

de la pièce bien écrite et bien faite. Leurs brûlots sont balancés sans cérémonie à la face des lecteurs et des spectateurs afin de démasquer et de démythifier la réalité des régimes politiques et la vie qu'ils ont subie ou qu'ils subissent encore.

Ils expriment la volonté de déstabiliser, voire de choquer dans le but d'ébranler les convictions, les opinions arrêtées parce que jamais réfléchies mais imposées, inculquées, enfoncées dans les crânes parfois à coups d'emprisonnement, d'enfermement et de déportation. Leur théâtre s'apparente à une thérapie, une médication, une potion dure à avaler, même parfumée de rires. Les gens sont malades, il s'agit de les guérir. Leurs théâtres seraient-ils un remède au malaise de leurs cultures ? Ne nous emballons pas. Peu de clients se présentent. Rien d'anormal à cela : avoir conscience de son mal supposerait qu'on est déjà sur la voie de la guérison. Leurs théâtres, définis comme jeu et combat, prônent la dérision plus que la dialectique, le persiflage plus que la rhétorique, la bouffonnerie au lieu de la dissertation et la caricature à la place de la démonstration. Dénuder, exhiber les nerfs, les muscles, les os sous la peau, l'existence sous son allure farcesque, le réel dans son acception la plus cruelle : avancer ainsi toujours vers un plus haut degré d'insécurité. N'espérer rien. Ne craindre rien. Dés-espérer.

Cesser d'espérer, se déprendre de l'espoir, détruire les illusions et les mythologies des pouvoirs secrétés par le capitalisme, la société libérale ou celle des lendemains qui chantent, cristallisés au moyen des instruments du conformisme, de la convention et de l'oppression souvent dissimulée sous des habits d'emprunt. Par exemple, ne rien attendre des régimes installés après l'implosion de l'URSS ni des régimes de la consommation à outrance, gage de croissance des pays dits « libéraux ». Bref, lutter contre cette tendance fâcheuse des hommes à préférer l'idée qu'ils se font de la réalité à la réalité elle-même. Saper les idéologies fonctionnant comme des consolations, des fables, des distorsions avec lesquelles les pouvoirs s'affirment dans le même geste qu'ils détruisent le social. Être à soi-même sa propre norme sans chercher ailleurs le principe qui légitime l'action. Dés-espérer à fond engendre à la fin une pulsion comique parce que cynique. « L'espoir est une vertu d'esclave », selon la formule de Cioran.

MORSURES CHARNELLES

La pièce de Jean-Marie Piemme, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*³, paraît tout droit sortie d'un sarcasme impertinent et lucide de Diogène le Cynique. Mordre ses amis pour qu'ils reviennent à eux et s'échappent du sommeil dogmatique que la société et l'idéologie imposent à qui ne peut que survivre dans un « monde de brutes ». Philippe Sireuil présente ainsi ses intentions de mise en scène de ce texte : « C'est l'histoire d'un type..., comme dirait Coluche. Ou plutôt de deux types. Ou plus exactement d'un type et d'un chien. Ou plus exactement encore de deux grandes gueules avec deux gros cous (deux « dikkeneke », comme on dit à Bruxelles, ou deux hâbleurs comme on dit ailleurs). De deux grosses têtes à claques : une qui a plutôt tendance à en donner et une autre qui a plutôt tendance à en prendre, juste répartition des tâches, des us et des coutumes depuis que le monde est monde.

C'est l'histoire (fertile en rebondissements) d'une rencontre, celle d'un homme et d'un chien, sauf qu'il ne s'agit pas de n'importe quel homme, ni de n'importe quel chien. Jugez un peu : le premier, portier d'un hôtel de luxe, loge dans la précarité d'une caravane ; le second lui, passe son temps à faire des cabrioles devant les bagnoles pour goûter aux crissements des carambolages.

Il fallait bien qu'ils se rencontrent...

Face à la bête, l'homme éructe, invective, peste, aboie et grogne ; face à l'homme, le chien, lui susurre comme un renard, mais ose —le comble pour un chien !!! — appeler un chat... un chat.

Question rhétorique, nos deux compères pourraient gagner tous les concours : même éloquence, même sagacité, même indignation, même roublardise, même joyeuse irrévérence quant à l'état du monde. Même langue pendante aussi devant la soif de bonheur et de justice, même appétit à égratigner les puissants de notre monde, à pourfendre la bêtise des uns et l'égoïsme des autres, et même frétillements de queue devant le plaisir. »⁴

Mais à la fin, les choses s'arrangent par le chantage et la magouille. Piemme le reconnaît : dans la vie, en Belgique comme en France, on n'échappe pas au compromis. À qui la faute ? Le clebs poilu en scène est un personnage chien, animal qui aurait une vision du monde et du trafic des gens. Il vit dans le dénuement, arborant sa seule pilosité, signe

³ Jean-Marie Piemme, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*, éd. Actes Sud, 2008.

⁴ Philippe Sireuil, note d'intention de mise en scène, 20 février 2007.

distinctif des Cyniques grecs de l'Antiquité : ils portaient manteau à trous ⁵, barbe et cheveux longs et dormaient à la dure sous les étoiles. Des deux côtés, théâtre et philosophie, s'affirment un désir d'ensauvagement doublé d'une volonté de critique acerbe de la gente humaine et de ses systèmes inégalitaires de pillage et d'appauvrissement généralisé de la planète terre. Tous cherchent des hommes en qualité d'interlocuteurs conscients, pas des déchets. Et tout ça fait mal où ça fait rire.

Cette histoire n'est pas sans rappeler le *Journal d'un chien* ⁶, paru en 1892. Le molosse y devient le scalpel canin d'Oskar Panizza pour opérer les dissections du matériau humain. À quoi peut ressembler un homme à l'aube du XX^{ème} siècle ? À « de l'épais, du bouffi, de l'éléphantique » s'exprimant par éructations et « salves de bouche » accompagnées de « gesticulations ». Et l'homme à l'orée du XXI^{ème} siècle ? ... Sans doute pire. « Effrayant ».

Un autre écrivain de théâtre, l'albanais Ilirjan Behzani, dans *Les Arnaqueurs* ⁷, éprouve également le besoin de mordre pour exprimer le drame risible de l'Albanie atteinte des maux évitables de notre temps, le capitalisme sauvage, et percluse des mille et un trafics auxquels se livre une population désemparée au grand bénéfice des Mafias des ex-pays de l'Est. L'insurrection de 1997, dans cette contrée dirigée jusque-là d'une main de fer par Enver Hojda, a été déclenchée dans un marasme financier délirant et insupportable où chacun se trouvait être le créancier et le débiteur de chacun. Cet état de dépendance réciproque à l'échelle d'une nation avait plongé le pays dans un gigantesque krach. Afin de rembourser ses dettes et ne pas se retrouver victime de la loi du talion œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang ⁸, les Albanais étaient prêts à tout sacrifier. Ainsi, comme le résume l'éditeur, *Les Arnaqueurs* nous entraîne dans une comédie « bête et méchante », selon la formule du journal *Hara-Kiri* ⁹, hilarante et corrosive. « Daku, haltérophile mal dégrossi, et Rando, poète presque

⁵ Jean-Paul Dumont, *Des paradoxes à la philodoxie, L'Âne*, 1989, II, pp.44-45.

⁶ Oskar Panizza, *Journal d'un chien*, traduit de l'allemand par Dominique Dubuy et Claude Rieh, éd. Ludd, 1994.

⁷ Ilirjan Behzani, *Les Arnaqueurs*, traduit de l'albanais par Christiane Montécot, éd. Du Petit véhicule, Angers, 2001. Réédition par L'Espace d'un instant, Paris, 2003.

⁸ Se reporter au Kanun c'est-à-dire au droit coutumier transmis oralement en Albanie. Il est dit que « le bien sort du mal et le mal du bien », que « le sang suce le sang » et que, par exemple, « si la femme tue son mari, ce sont ses parents qui tombent dans le sang. »

Le Kanun de Lekë Dukagjini, traduit de l'albanais par Christian Gut sur l'édition de Shtjefen Gjeçovi, éd. Dukagjini Publishing House, 2001.

⁹ Journal satirique de tendance cynique, parfois grivoise, *Hara-Kiri* était un magazine, créé en 1960 à l'initiative de François Cavanna et du professeur Choron, entre autres. Une lettre irritée

pacifiste, sont aux prises avec les usuriers qui exigent le remboursement de leur dette, tandis qu'Aco, patron pétri d'un islam largement délayé, tremble à l'idée que sa femme Donika découvre que c'est la dot de leur fille qu'il a empruntée. Ayant investi auprès de Rrako, les trois comparses tentent de récupérer leurs fonds. Rrako propose alors à une famille grecque l'enfant qu'attend sa femme Juli, qui consent au sacrifice et accepte la transaction. Mais du commissaire de police au fonctionnaire européen, les candidats à la paternité sont légion... »¹⁰.

JULI — Tu sais que mon mari a emprunté de l'argent à ton père et à d'autres ?

RIKI — Oui.

JULI — Tu sais aussi que nous nous trouvons au bord de la faillite.

RIKI — Oui.

JULI — J'ai décidé de vendre mon enfant à une famille grecque pour rembourser nos dettes.

RIKI — Quoi ?

JULI — C'est la seule solution. ¹¹

Cette vente d'enfant n'est pas sans rappeler la proposition explosive de Jonathan Swift en 1729 destinée à contrer le désir des gens au pouvoir de se replier sur eux-mêmes. Il s'agit d'abord de fermer les frontières, vivre en autarcie, produire et consommer chez soi exclusivement, bannir les étrangers, taxer les marchandises en provenance de l'extérieur, ne compter que sur ses propres enfants de souche, et ensuite, pour assurer l'avenir et régler définitivement la question de la pauvreté et de la malnutrition, de vendre les nouveaux-nés après un an « sous la mère ».

« Un Américain très avisé que j'ai connu à Londres m'a assuré qu'un jeune enfant en bonne santé constitue à l'âge d'un an un met délicieux, nutritif et sain, qu'il soit cuit en daube, en pot, rôti à la broche ou au four, et j'ai tout lieu de croire qu'il s'accommode aussi bien en fricassée qu'en ragoût. » ¹²

arrive un jour au courrier des lecteurs, qui dit en substance : « Vous êtes bêtes. Et non seulement vous êtes bêtes, mais vous êtes méchants ». Le sous-titre du magazine est immédiatement adopté : « Hara-Kiri, journal bête et méchant » où on s'esclaffe.

¹⁰ *Les Arnaqueurs*, op. cit., note de l'éditeur.

¹¹ *Ibidem*, p. 53.

¹² Jonathan Swift, *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public*, éd. Mille et une nuits, 1995.

PARANOÏAQUES « TENDANCE GROUCHO »

« Kein Panic auf dem Titanic »¹³. Cette réplique résume l'état de la Russie contemporaine coulant sous les coups de boutoirs et les coupes réglées de la nouvelle nomenclatura « libérale » se manifestant sous la forme à peine dissimulée d'une « néo-dictature » du Kremlin, du clan Poutine et des magnats, à l'odeur de soufre, du gaz, du pétrole et consorts. Au milieu de ce lent et douloureux naufrage, des dramaturges russes résistent. Ainsi Nikolaï Koliada. Dans *La Polonaise d'Oginski*, il raconte l'histoire de Tania, fille d'un ambassadeur soviétique en Afghanistan partie dix ans aux Etats-Unis où elle se prostitue. Revenue à Moscou, droguée, elle part à la recherche de son enfance perdue. Dans sa demeure se trouve Sergueï, ancien domestique de Tania, avide, intrigant, voleur, buveur... Avec d'autres, il a mis la main sur la maison de Tania comme d'autres l'ont refermée sur la Russie à leur seul profit après la décomposition de l'URSS. Selon la traductrice Lily Denis, l'écriture de Koliada est marquée par « un langage populaire à des degrés divers chez quatre des personnages sous forme d'une étoffe émaillée de ritournelles, de proverbes, d'une prose discrètement et âprement rythmée où l'on voudrait trouver l'écho des jeux enfantins, et où il faut aussi affronter un vocabulaire ordurier, sordide, porteur de pulsions frustrées. »¹⁴ Dans ce texte, Ludmilla, l'ancienne domestique de Tania, s'exclame à propos de David, un Américain homosexuel que Tania a ramené chez elle : « Bonjour, bonjour bite en déroute. C'est quoi ce machin qui vient déambuler ici ? Une figure de carnaval ? Un pensionnaire de bordel ? Tu veux un piège à poux pour démêler ta tignasse. Il ne tient pas plus debout qu'elle. Ce qu'il te faudrait, c'est une fouille au corps, gigolo, tu comprends roquet ? Mon cul, que tu comprends ! »¹⁵

Situation et réplique grotesques manient un humour sordide, parfois monstrueux, aggravé par le fait de souhaiter que le protagoniste subisse une fouille au corps. Le visage cynique découvre l'ébauche d'un sourire, voire d'un rire mordant, à travers les larmes. La recherche éperdue de soi dans une Russie où la population vit égarée déclenche des bouffées de délire nourries du souvenir ou de la présence effective d'une police répressive au service de quelques-uns, outrepassant les limites du seul maintien de l'ordre.

¹³ Nikolaï Koliada, *La Polonaise d'Oginski*, traduit du russe par Lily Denis, *L'Avant-Scène Théâtre* n° 1094, Paris, 2001, p. 11.

¹⁴ Lily Denis, « Autour de Nikolaï Koliada » *L'Avant-Scène Théâtre*, n° 1094, op. cit. p. 40.

¹⁵ *La Polonaise d'Oginski*, op. cit., Acte II, p 30.

Deux autres écrivains russes, Bogaev et Kostienko, abondent dans la paranoïa « tendance groucho » dès les didascalies liminaires de leurs pièces. Cette présentation des personnages convoque des figures burlesques inscrites dans un univers fantasque autorisant le rire. Dans *La Poste Populaire ou la chambre du rire pour un retraité solitaire* d'Oleg Bogaev, un vieil homme solitaire, usé d'avoir attendu en vain l'avenir radieux promis par les dirigeants de son pays, entame une correspondance où se mêlent des époques différentes et des interlocuteurs connus ou à « découvrir ».

JUKOV IVAN SIDOROVITCH, vieillard de 75 ans

ELIZABETH II, Reine d'Angleterre

V.I. LENINE, chef du prolétariat

CAMARADE STALINE, édificateur du communisme

V.I. TCHAPAÏEV, courageux commandant rouge

ROBINSON CRUSOË, homme sans peur

LIUBOV ORLOVA, artiste pleine de talent

SEVASTIANOV, cosmonaute

Et aussi, des martiens et des punaises. ¹⁶

Dans *Diagnostic : Happy Birthday*, (102^{ème} épisode), vaudeville paranoïaque ¹⁷ de Konstantin Kostienko, deux couples d'invalides fêtent ensemble un anniversaire quand débarquent N°1 et N°2 : ces deux hommes s'avèreront plus tard être « décongelés »... Allusion sans doute à la guerre froide et à la décongélation des relations « bi » ou « multi » latérales qui ont précédé l'implosion de l'URSS.

ALEKSEÏEV, chef d'équipe, invalide de naissance

ALEKSEÏEVA, la femme d'Alekseïev, invalide de naissance

REMIZOFF, chef d'équipe, invalide de naissance

REMIZOVA, la femme de Remizoff, invalide de naissance

N°1 et N°2, prolétaires sous les ordres d'Alekseïev

(Tous ces personnages ont des tendances paranoïaques).

¹⁶ Oleg Bogaev, *La Poste populaire ou la chambre du rire pour un retraité solitaire*, traduit du russe par Ivan Nikitine, éd. du Laquet, 2002.

¹⁷ Konstantin Kostienko, *Diagnostic : « Happy Birthday (102^{ème} épisode), vaudeville paranoïaque*, traduit du russe par Sophie Gindt, éd. Les Solitaires Intempestifs, Besançon, 2001.

Ces deux univers ne sont pas sans rappeler *Les chaises* de Ionesco. Quant aux invalides, ils renvoient aux personnages de Beckett, toujours en fuite mais toujours rattrapés par leur invalidité précoce, quasi de naissance, qui les condamnent à rester sur place. Que faire ?¹⁸

CYNISME NÉVROTIQUE

Rien qu'à la pensée de Staline, on se trouve « saisi par une horreur testiculaire d'être homme »¹⁹. Matéi Visniec dans *L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux*²⁰ nous en fournit un exemple comico-névrotique. Moscou, 1953. Quelques semaines avant la mort de Staline, le directeur de l'Hôpital central des Malades mentaux invite un écrivain (Iouri Petrovski) à séjourner parmi les « malades » et lui demande de réécrire, au niveau de la compréhension de débiles légers, moyens et profonds, l'histoire du communisme et de la Révolution d'Octobre. Il est persuadé que cette « thérapie » pourrait guérir certains de ses pensionnaires. Outre l'histoire débile pour débiles que rédige et profère aux prétendus malades mentaux Iouri Petrovski²¹, ce dernier éprouve puis subit les assauts amoureux de l'assistante médicale, Katia Ezova. Elle désire à travers lui toucher la main, le corps et entrer dans les yeux et le sexe de celui qui a côtoyé « le petit père des peuples », Staline, à l'occasion de la remise de son prix de Grand écrivain socialiste. L'auditoire de l'hôpital psychiatrique semble non seulement constitué de schizophrènes, autistes, dépressifs ou névrotiques mais, à n'en pas douter, de détenus politiques déclarés fous dangereux sans aucune forme de procès, condamnés à la camisole de force comme le relate Léonide Plioutch *Dans le carnaval de l'histoire*²² : tous soumis à la méthode scientifique de redressement, d'autocritique publique sous peine, par exemple, d'être remisés dans des cachots infestés de punaises²³. Mais où se situe le comique ? Dans le cynisme vulgaire des situations et des accumulations de répression et d'oppression du peuple par lui-même, car « il faut distinguer entre État capitaliste et État socialiste ; l'État opprime le peuple dans un régime capitaliste,

¹⁸ V.I. Lénine, *Que faire ?*, Éditions sociales, Paris 1969.

¹⁹ E.M. Cioran, *Principe de décomposition*, Quarto, Gallimard, Paris, 1995, p. 638.

²⁰ Matéi Visniec, *L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux*, éd. Lansman, Morlanwelz, 2000.

²¹ L'écrivain de l'Union des Écrivains « où tous les écrivains sont au service du peuple », Grand prix d'État accordé par le Grand camarade Staline.

²² Léonide Plioutch, *Dans le carnaval de l'histoire*, éd. Du Seuil, Paris, 1977.

²³ Alexandre Soljénitsyne, *L'archipel du Goulag*, 3 tomes, éd. Du Seuil, Paris, 1974-1976.

l'État exprime le peuple dans un régime socialiste. »²⁴ « C'est pour ça que Feliks a dû appliquer la méthode scientifique pour identifier, parmi ceux qui voulaient vraiment aller jusqu'au bout, les gens qui ne voulaient pas, au fond de leur âme, aller jusqu'au bout. Et les gens qui ne voulaient pas aller jusqu'au bout ont été envoyés au camp. Un jour se retrouva au camp un très bon ami de Staline et de Feliks. Et les gens qui étaient au camp parce qu'ils ne voulaient pas aller jusqu'au bout lui ont demandé : « Mais pourquoi es-tu ici avec nous qui ne voulons pas aller jusqu'au bout, toi qui veux aller jusqu'au bout ? » Et l'ami de Staline et de Feliks a répondu : « C'est parce que je croyais seulement que je voulais aller jusqu'au bout, mais mon ami Feliks m'a démontré, avec sa méthode scientifique, qu'en réalité, et sans que je m'en rende compte, que je ne voulais pas aller jusqu'au bout. » Et cet ami de Feliks et de Staline a demandé à être fusillé. Car, a-t-il dit à Feliks, ceux qui ne se rendent pas compte qu'ils ne veulent pas aller jusqu'au bout sont plus dangereux que ceux qui savent très bien qu'ils ne veulent pas aller jusqu'au bout. Mais Feliks lui a dit : « Attends, on va te fusiller plus tard, quand tu voudras de nouveau, de tout ton cœur, aller jusqu'au bout, car alors tu seras beaucoup plus dangereux. »

*(Silence lourd. Les malades sont en proie à une émotion extrêmement forte.)*²⁵

Dans son rapport aux « ORGANES », le directeur adjoint de l'hôpital psychiatrique, Stepan Rezanov porte à l'attention de ses camarades : « ...dans notre hôpital se cachent pas mal d'éléments subversifs, pas mal de contre-révolutionnaires et pas mal de possibles saboteurs. ... car sous le masque de l'aliénation et de la déficience mentale se cachent de redoutables réactionnaires. Il est de la plus haute importance de créer un tribunal révolutionnaire dans notre établissement. »²⁶ Les fous au pouvoir de l'hôpital parlent aux fous des instances « organiques », tout en vivant au beau milieu d'un nid de « coco », « pas assez convaincus qu'il faut aller jusqu'au bout du combat de la classe ouvrière pour le communisme », la société nouvelle, l'homme nouveau, de fous ou de « malades mentaux proches de la bourgeoisie » ou de camarades, en régime isolé, réunis dans la section haute sécurité. Là a déjà commencé l'autocritique déclenchant un « Rire fou » de celui qui l'annonce à l'écrivain, Iouri Petrovski, chargé de composer « l'histoire du communisme racontée aux malades mentaux ».

²⁴ André Glucksmann, *La cuisinière et le mangeur d'hommes*, essai sur l'État, le marxisme et les camps de concentration, éd. du Seuil, Paris, 1975.

²⁵ Matéi Visniec, *L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux*, op.cit., p. 20.

²⁶ *Ibidem*, p. 34.

La chair des dictateurs est, en vérité, du sang des hommes et des femmes. Ce que l'on donne à un seul, on le retire aux autres. Ce que dérobe Staline est volé à l'humain. L'ogre n'a-t-il pas effectivement « pris » ses vingt millions de morts ? Alors, quelle attitude adopter ? Rejeter les religions d'État, brocarder les comportements de soumission aux pouvoirs, refuser le culte de la personnalité. Ces détenteurs de la puissance politique en usent et en abusent : aucun détenteur de puissance —même légitime— ne résiste à la tentation de faire découler son pouvoir d'une procession aux allures sacrées — voyez, par exemple, la démarche ridicule de François Mitterrand en 1981, seul au Panthéon, une rose à la main, et la risible procession de sa « cour ». Aucun n'échappe au désir de faire croire en l'infailibilité de sa personne, le temps de son passage au pouvoir, pour ce qui est des « démocraties occidentales ». Et Katia Ezova, l'assistante médicale dans la pièce de Visniec, y croit au culte de la personnalité au point qu'elle récite par cœur des poèmes qu'elle a écrits dans sa tête ou qu'on lui a « fourrés » par bourrage de crâne.

(...*Katia est presque en transe*)

KATIA : Staline, tu es notre lumière

Dans la nuit sans fin,

Staline, tu caresses notre pensée

Car tu es l'amant de la Révolution...

Staline, tu es notre raison de vivre,

Staline, tu vis éternellement en nous...

On n'avait rien, on te doit tout,

Reste avec nous, reste avec nous...

(*Toute transfigurée, elle commence à pleurer. Iouri prend sa main et la reconforte.*)²⁷

Bref, ces dramaturges prônent l'irrespect, l'effronterie, l'indiscipline et l'insoumission, la rébellion et la désobéissance. Et bien que souvent convaincus du caractère désespéré de leur tâche, ils se doivent d'incarner la résistance devant le Léviathan, ses sherpas, ses propagandistes et ses idéologues, de s'en moquer et d'en faire rire. Car le rire tue.

²⁷ *Ibidem*, p. 13.

SCATOLOGIES PROLÉTARIENNES

Verbatim « Arnaques, crimes et alcooliques »²⁸ du biélorusse Pavel Rassolko déploie une panoplie d'injures obscènes dans une langue difficile à traduire. Ces concaténations créent un effet masturbatoire au milieu d'un chantier de construction d'une grande bibliothèque à Minsk en Biélorussie, commandée par les organes, les membres au pouvoir et en particulier le dictateur en chef Alexandre Loukachenko. Les travaux à la gloire du chef suprême doivent être vite réalisés, mais les matériaux manquent ou sont inadaptés. Cette profération langagière scatologique explose dans le maelström oppressif de cet ex-pays de l'Est à nouveau sous le joug d'un dictateur aveugle et dangereux. Ce flot d'éruclations sexuelles prolifère et se déploie au cœur même d'une farce de l'histoire paraissant resservir les plats tout en se mordant la queue. Que sort-il de la bouche des travailleurs, davantage occupés à chercher de quoi se saouler à la vodka frelatée pour passer le temps plutôt qu'à poser les fondations de l'ouvrage, une bibliothèque, car leur manquent en qualité et en quantité le matériel nécessaire à l'exécution de leur travail ? Des injures à la connotation parfois presque aimable : « Oh p'tain ! », « Salut, alcoolos, parasites et branleurs », « Tu t'changes et tu débaises ! », « J' te débaise ta mère, ouais ! », « Va baiser ailleurs », « Putain, y' m' baisent la tête... », « Mais quelle bite le sait... », « Yob ta mère », « Quelle aille se faire empaler ! », « Je m'en souviens que bite », « ...un embaisopathe comme toi », « Mais va donc te faire encramouiller ! », « Toi tu t'en bats la bite ? », « Va te faire embiter, toi. », « Alors, t'es v'nu trimer pour t' faire baiser ? », « Le travail, c'est pas comme la trique, ça peut attendre », « Rien à biter », « On s'en bat la bite », etc.

Cette scatologie de la vie quotidienne libère une critique cynique du système : ce qui est visé ce sont les trois organes ou membres (« bites ») de l'histoire du communisme : Karl Marx, « la bite première », Lénine « la bite seconde », plus grosse et qui enchaîne, Staline enfin, la bite « hénaurme » qui déporte, lamine, assassine. C'est le sens des tracts circulant encore aujourd'hui sous le manteau en URSS. À quoi il faudrait adjoindre Poutine, le nouveau « tsar ». Ainsi, la profusion des termes et des expressions obscènes rompent l'ordre et la logique du monde dans lequel les travailleurs se trouvent enfermés, obligés de trimer même

²⁸ *Verbatim* « Arnaques, crimes et alcooliques » de Pavel Rassolko in *Nous. Bellywood* de Pavel Priajko, Pavel Rassolko et Constantin Stechik, traduit du russe, du biélorusse et de la trasianka par Maria Chichtchenkova et Virginie Symaniec, éd. L'Espace d'un instant, Paris, 2007.

sans moyen et pour un salaire de misère. La bibliothèque de Minsk — « Le diamant »²⁹ — commandée par le président de Biélorussie doit être construite en trois ans au lieu de six, avec des moyens et des matériaux qui ne correspondent pas aux normes requises pour ce type d'ouvrage. La dictature du prolétariat enrichit les membres corrompus du Parti et enchaîne le peuple que la « Révolution ouvrière » était censée affranchir, libérer et rendre heureux. Mais peut-on décréter le bonheur ?

AVEUGLES VOYANTS

*Génération Jeans*³⁰ de Nikolai Khalezine raconte « son périple d'amateur puis de vendeur de jeans qui en vient à basculer dans la protestation politique à la faveur d'une manifestation où il se retrouve avec des musiciens rock. »³¹ Toute protestation publique à Minsk, en Biélorussie, se termine par des arrestations, des procès, des peines de prison. Une chemise en jeans servit, en septembre 2005, lors d'une manifestation à la mémoire des « disparus du régime », d'étendard de toute une jeunesse. En quoi ce monologue est-il comique en dépit de ces épisodes dramatiques qu'il relate ? Dans la situation et le lieu de vente des jeans — des « texasses » — de toutes sortes d'objets, emblèmes de l'Occident (vinyles branchés, revues interdites, ...) impossibles à se procurer dans ce pays du temps de l'URSS. Les ventes avaient lieu au bazar, le « toltchok ». Comme à Minsk il n'y en avait pas, les vendeurs, « les magouilleurs », se retrouvaient au « toltchok » le plus proche, en Lituanie, à Vilnius. « L'affaire se déroulait sur un grand terrain à ciel ouvert, attendant à un marché de production agricole. Le public se divisait en deux : une partie de jeunes gens occupait toute la place, et l'autre se faufilait entre eux. Vu de côté, on aurait dit que la place était remplie d'une association d'aveugles. Premièrement, presque tous les présents portaient des lunettes noires, et deuxièmement, tous tâtaient les vêtements des autres. Venir vendre sur le marché, comme on le fait aujourd'hui, avec des caisses de marchandise, était dangereux, car le toltchok était une invention semi-légale des libéraux communistes, soi-disant destinée à revendre les vêtements qui ne correspondaient pas à la taille... soi-disant... sur le toltchok se

²⁹ Le terme officiel *almaz*, « diamant », employé par les autorités pour désigner la forme rhombicuboctaèdre de la nouvelle bibliothèque nationale de Biélorussie, qui doit, selon le président autoritaire biélorussien, rayonner sur le pays entier.

³⁰ *Génération Jeans* de Nikolai Khalezine avec la participation de Natalia Kaliada, traduit du russe par Alexis Vadrot et Iouri Vavokhine avec la collaboration de Virginie Symaniec, préface de Jean-Pierre Thibaudat, éd. L'Espace d'un instant, Paris, 2007.

³¹ *Ibidem*, p. 9.

rassemblaient des gens à qui rien n'allait jamais au niveau de la taille, que ce soit des lots de jeans et de lunettes de soleil, des chemisiers féminins aux couleurs criardes, des manteaux et des collants, des baskets et des chaînes en or... La milice fermait les yeux sur ce commerce semi-légal, mais on ne pouvait pas non plus se laisser aller. Tenir la marchandise dans les mains n'était pas recommandé, c'est pourquoi, dans la foule, il y avait des femmes vêtues de trois tricots d'angora et des jeunes gens habillés de plusieurs vestes en jean. Et pourtant on était au mois de juillet. »³²

Cette assemblée d'aveugles n'est pas sans rappeler les écrits de Beckett non moins que les jeans « Le monde comme pantalon »³³, et pantalonnade du même écrivain. De fait, le Théâtre libre³⁴ de Minsk est un théâtre clandestin d'aveugles en jeans voyant l'horreur politique du système, et qui s'opposent à leur risque et péril. Forme de comique de résistance où les spectateurs déjouent les rouages d'oppression des autorités dictatoriales. Connue du monde entier, « ... cette troupe ne peut que se produire à la sauvette sur des scènes de fortune. Cave, datcha, appartement, bar, tout lui est bon. Les spectateurs retiennent leur place sur un site internet pour une représentation dont ils ne savent pas la date ; on leur donne rendez-vous par téléphone le jour dit dans un lieu qui n'est pas celui de la représentation [...] il faut ruser avec les forces de police toujours prompte à interrompre une représentation qui nuit à l'ordre public —dernier point au demeurant incontestable : le Théâtre libre de Minsk nuit à l'ordre qui règne en Biélorussie. Et pourtant, il existe. »³⁵

SENS DESSUS DESSOUS

« L'orientation vers le bas est propre à toutes les formes de liesse populaire et du réalisme grotesque. En bas, à l'envers, le devant-derrrière : tel est le mouvement qui marque toutes ces formes. Elles se précipitent toutes vers le bas, se retournent et se placent sur la tête, mettant le haut à la place du bas, le derrière à celle du devant, aussi bien sur le plan de l'espace réel que sur celui de la métaphore. »³⁶ Le ventre, le cul, la défécation régénèrent et exaltent. Après avoir vécu l'engloutissement du monde, personnes incluses, ils préludent et

³² *Ibidem*, p. 23.

³³ *Le monde et le pantalon suivi de Peintres de l'empêchement*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1991.

³⁴ Nikolai Khalezine, auteur de ce monologue, est le fondateur avec sa compagne, Natalia Kaliada, du Théâtre libre de Minsk.

³⁵ *Génération Jeans*, op. cit., préface de Jean-Pierre Thibaudat, p. 8.

³⁶ Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais*, La culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance, Gallimard, Paris, 1970, p. 368.

président à sa renaissance et à sa régénération. Deux jeunes dramaturges nés en 1977, l'un en Géorgie —Lasha Boughadzé— l'autre au Kosovo —Jeton Neziraj— usent chacun à sa manière de ces processus de renversement, de rabaissement, d'ensevelissement afin d'opérer une analyse grotesque de leur société visant une tentative de transformation des hiérarchies politiques et sociales. Lasha Boughadzé, et nombre d'écrivains géorgiens de sa génération, fustigent la famille patriarcale traditionnelle. Jeton Neziraj cherche le moyen d'exorciser les violences et les exécutions sommaires au Kosovo par la farce. Comment « purger » ce qui est atroce, affreux, laid, et insoutenable ? L'histoire d'*Otar*³⁷ de Boughadzé se passe dans une famille géorgienne dont les membres finissent par sombrer dans le cannibalisme : « ... ce qui était intéressant c'est qu'au sein de cette famille il se passait des choses extraordinaires. La mère était enceinte durant quatorze mois ; le fils était amoureux d'une génisse qu'il voulait épouser ; la bru engloutissait sa belle-mère dont elle devenait enceinte. En général, si on voulait vivre, il fallait absolument engloutir quelqu'un ou se résoudre à l'être soi-même. »³⁸ Deux extraits de cet univers où le monde n'existe que sens dessus dessous, posture éveillant un rire fondé sur l'absurde cynégétique des situations et des propos à l'intérieur des sociétés en plein bouleversement et en totale difficile reconstruction : la Géorgie subissant l'éclatement de l'URSS et payant sa liberté au prix fort ; le Kosovo victime d'une guerre d'extermination ethnique perpétrée par les ultra-nationalistes serbes.

LA MÈRE D'OTAR — Oh, si tu n'étais pas enceinte !

LA FEMME D'OTAR — Je pense que ma grossesse n'a rien à voir avec ça.

LA MÈRE D'OTAR — Cela fait quatorze mois que tu es enceinte... Otar devient fou !

LA FEMME D'OTAR — Moi, je n'y suis pour rien. Vous savez que cet enfant n'est pas à moi !

LA MÈRE D'OTAR — Mais il est dans ton ventre...

LA FEMME D'OTAR — On me l'a prêté !

LA MÈRE D'OTAR — Ha, ha, ha ! Laisse-moi rire !

LA FEMME D'OTAR, *regardant son ventre* — La mère de cet enfant habite dans une autre ville.

³⁷ Lasha Boughadzé, *Otar*, traduit du géorgien par Mariam Kveselava avec la collaboration d'Irina Gogoberidzé et d'Emmanuel Guillemain d'Echon, préface de David Sakvaréidzé, éd. L'Espace d'un instant, Paris, 2008.

³⁸ *Ibidem*, p. 10.

LA MÈRE D'OTAR — Peut-être que le premier fils d'Otar n'est pas à toi non plus ?... On ne te l'a pas prêté par hasard ?...

LA FEMME D'OTAR — Non, lui ... il est vraiment à moi !... Mais celui-ci, non !... C'est pourquoi il ne veut pas naître... On doit retrouver sa mère !³⁹

...Otar est pendu par les pieds. La mère d'Otar entre.

LA MÈRE D'OTAR — Oh, mon Dieu !... Otar s'est pendu !

La mère d'Otar sort de la pièce. Elle appelle au secours la femme et le fils d'Otar. Huit secondes plus tard, les trois entrent dans la pièce. Ils regardent Otar.

LE FILS D'OTAR — Mon père est vivant !

LA FEMME D'OTAR — Il est pendu à l'envers.

LA MÈRE D'OTAR — Moi, je pense qu'il s'est pendu.

LE FILS D'OTAR — Allez, on le décroche !

Ils descendent Otar et le font s'asseoir sur le fauteuil blanc.

Papa, pourquoi tu étais pendu à l'envers ?...

OTAR, *pleurant* — À l'envers ?

LA FEMME D'OTAR — Otar, dis-moi : qui t'as accroché comme ça ?...

OTAR — Oh, je ne sais pas, ne me demandez pas.⁴⁰

Rires à dents déployées et situations loufoques révélatrices de l'instabilité des systèmes politiques de la Géorgie toujours menacée par la puissance irascible et dominatrice de la bestialité de l'ours moscovite.

Dans un même style « tragi-comique », *La guerre au temps de l'amour*⁴¹ de Jeton Neziraj provoque des bouffées de comique violent même quand le rire ne fuse pas. L'action

³⁹ *Ibidem*, p. 18.

⁴⁰ *Ibidem*, pp. 32-33.

⁴¹ Jeton Neziraj, *La guerre au temps de l'amour*, tragi-comédie en vingt-huit scènes, traduit de l'albanais par Anne-Marie Bucquet, éd. L'Espace d'un instant, Paris, 2011. On peut aussi se reporter au *Voyage en Unmikistan* par un collectif d'auteurs kosovars (Prishtina 2003) sous la direction de Daniel Lemahieu, version bilingue albanais-français, traduction franco-albanaise d'Irena Rambi, préface Dominique Dolmieu. Prizren - Kosovo, printemps 2003. Un groupe d'auteurs kosovars se réunit autour de Daniel Lemahieu pour un atelier d'écriture. Leurs textes sont le reflet de la société kosovare contemporaine : les blessures de la guerre, les errements des Occidentaux, les drames et les contradictions de la quête d'une identité, la lutte contre la violence et la corruption. *Voyage en Unmikistan*, autrement dit le Kosovo, sous administration de l'UNMIK. L'atelier a réuni Sabri Hamiti, l'un des principaux

se passe dans un établissement spécialisé dans le traitement des troubles mentaux, métamorphosé en institut de beauté. Cette vision de la société kosovare post-yougoslave mêle, en filigrane, sur le mode farcesque, des histoires intimes à des épisodes historiques récents modifiant en profondeur « le destin » du Kosovo : l'infortune, le malheur, la guerre ethnique déclenchée par les Serbes, les massacres d'épuration, les déportations par villages entiers, la violence meurtrière aveugle. Mais la pièce insiste surtout sur le souci des êtres à soigner l'apparence de leur corps au détriment de leurs mémoires intimes qu'ils enfouissent et dissimulent. Par moments seulement, ils parviennent douloureusement à l'extirper par bribes avec le désir, peut-être, de l'assumer. Mais l'essentiel reste d'abord dans les soins de beauté.

Scène 6 - L'épilation des poils du cul

L'institut de La vieille dame. La grosse femme est assise sur l'une des chaises du salon, tandis que les jeunes filles s'apprêtent à lui faire une épilation de tout le corps. La grosse femme se tord de rire, sans raison.

LA GROSSE FEMME — Les médecins d'aujourd'hui... Moi, je me tordais de rire, et lui, il continuait à me caresser les fesses. Il disait que j'avais des fesses très... Comment dit-on ?...

MARGARITA — Sexy ?

LA GROSSE FEMME — Non, non...

EMILI — Grosses ?

LA GROSSE FEMME — Ne dites pas n'importe quoi !

MARGARITA — Peut-être... des fesses poétiques ?

LA GROSSE FEMME — Oui, quelque chose comme ça... Peut-être pas poétiques, mais philosophiques ou bien quelque chose du même style. Vous pensez, moi, des fesses poétiques !...

L'une des jeunes filles lui épile la moustache. La grosse femme pousse un cri, et puis recommence à rire.

MARGARITA — Je vous ai fait mal ?

LA GROSSE FEMME — Oh non, mais je trouve ça drôle...

EMILI — Drôle ? ⁴²

dramaturges kosovars, également chef de groupe au Parlement du Kosovo, Ilirjan Bezhani, l'auteur de *Les Arnaqueurs*, invité de l'Albanie voisine, Kujtim Paçaku, artiste de la communauté rom de Prizren, et plusieurs auteurs de la nouvelle génération théâtrale à Prishtina, dont Doruntina Basha, emmenés par Jeton Neziraj, à l'époque directeur du centre Multimedia de Prishtina.

⁴² Jeton Neziraj, *La guerre au temps de l'amour*, op. cit. p. 41.

Soigner l'extérieur, taire l'intérieur. Se faire une beauté pour nettoyer le désastre, l'idiotie du réel. À la fin, cependant, la vieille dame, qui conduit la suite des vingt-huit scènes écrites comme des coups de poing nimbés d'humour, de stéréotypes, de clichés sentimentaux où ça moude gros, livre ce qui la point, « ce que le monde entier attend », ce que « les gens commencent à ne plus croire », allusion aux révélations de la guerre du Kosovo et en ex-Yougoslavie, à la fin des années 90, et aux massacres perpétrés, dévoilés ici trente, quarante ans après par une femme âgée raccommoquant ses souvenirs de petite fille ou d'adolescente.

SCÈNE 28 - Le récit de la vieille dame

LA VIEILLE DAME, *seule* — C'était le temps de l'amour... Margarita... ? Emile... ? Xheni... ? Où êtes-vous ? Ensuite, le ciel s'est embrasé et la terre s'est mise aussi à trembler. Notre maison aussi a tremblé. Papa jurait parce qu'il n'arrivait pas à lire son journal à cause des secousses. Grand-mère pestait parce qu'elle n'arrivait pas à tricoter sa chaussette. Maman pleurait dans un coin sans parler à personne. Papa disait que la guerre, c'est quelque chose d'irrationnel, quelque chose que lui n'avait jamais compris. Grand-mère disait qu'elle avait connu trois guerres, et que, selon elle, celle-ci était la plus sale de toutes. ⁴³

UNE CÈNE CYNIQUE EUROPÉENNE

Soit la pièce *Excédent de poids, insignifiant : amorphe* de Werner Schwab, écrivain autrichien ⁴⁴. Lieu de l'action : « La salle de consommation d'un établissement, qui fait penser à la fois à un café, une brasserie et une auberge de campagne. Les décennies passées ont laissé leurs traces sur les lieux... » ⁴⁵ Parmi les actions énoncées par les didascalies, celles-ci : Porcelet tricote une genouillère bleu ciel et mâche des morceaux de pain complet ; Lapinette, épouse de Porcelet, tricote une genouillère rose ; La Moule affiche une gestuelle d'exhibitionniste et donne dans l'érotisme, ce qui rate totalement. D'autres traits complètent la panoplie de ces personnages : Karli est lourdaud, pas bien équilibré corporellement ; Herta, « que Karli a pris à son mari », paraît gravement perturbée donnant toujours l'impression qu'elle vient d'avoir une crise de larmes. La patronne est taxée par l'auteur d'abrutie. Galerie de personnages tout bancals à l'extérieur, annonçant un dialogue déjanté de l'intérieur tout

⁴³ *Ibidem*, p. 111.

⁴⁴ Werner Schwab, *Excédent de poids, insignifiant : amorphe*, texte français de Mike Sens et Michael Bugdahn. L'Arche, Paris, 1977.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 61.

droit sorti de la bouche de figures normales parce que déséquilibrées et anormales dès qu'elles feignent l'équilibre. D'autres personnages s'ajoutent au tableau de cette peinture aux accents expressionnistes : Jürgen, éternel étudiant et professeur, très souvent maladroit et pas sûr de lui. Quant au beau couple, muet durant le premier acte, il tranche, contraste avec la photo de famille exhibée dans ce bistrot où trônent un juke-box, une machine à sous flambant neuve et la tirelire des habitués. Un couple muet est présent : un homme et une femme au look branché de très bon goût. Ils sont extrêmement attirants.

On est confronté dans cette pièce à la manifestation de l'obsession de l'accès à un savoir pseudo-philosophique de bas étage. Le discours est démagogique déchaînant un rire d'effroi. On glose et s'esclaffe sur le bonheur, la conception de l'humanité, la perfection, le paradis, l'impuissance sexuelle, « la morphologie de la vie dans sa totalité », « la petite saucisse comme métaphore d'une solidarité culturelle... comme accès en masse et bon marché à la protéine animale »⁴⁶, emblème fondamental immanent aux peuples germaniques, selon l'auteur. Chacun vise pour soi la restauration d'un éden perdu ou la réalisation d'un idéal à venir. Cependant, leur moralité de demain cache l'immoralité d'aujourd'hui mais aussi possiblement celle d'hier. Leurs comportements relèvent en réalité de pulsions névrotiques libérant un comique morbide fumant des relents de la mémoire des camps de concentration, de tortures, d'extermination, expression de l'« Arbeit macht frei » des « usines » de la mort : « KARLI. L'âme c'est quand on doit rire, quand on observe un homme qui meurt. »⁴⁷ Et un peu plus loin : « LAPINETTE. [...] il faudrait quand même que mon porcelet ait une excitation en vue d'une fécondation, ou bien un soleil de glace disparaîtra derrière un ciel noir. PORCELET. Nous aurons un fils qui nous ressemblera à la fois à Lapinette et à Porcelet. L'enfant répandra une impression comme si on nous avait passés tous les deux dans un moulin à hacher la viande pour modeler du hachis, le petit Porcelapinette. »⁴⁸ Une réplique plus loin : « PORCELET, rougi de colère, se lève. Cochon de merde, criminel de guerre, traître. Le pain est l'or de la terre, le pain est la vie. Le pain est le corps du Seigneur et est créé tous les jours. KARLI. Alors, j'espère que vous l'avez d'abord vidé comme il faut, ce corps, avant de le passer au four, autrement il commencera à dégager une odeur comme celle que vous avez dans la bouche. »⁴⁹ Et Jürgen de conclure un peu plus tard : « JÜRGEN. On frappe trop dans ce monde. Le paysage de l'âme humaine prend sans arrêt des coups de pied

⁴⁶ *Ibidem*, p. 67.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 73.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 74.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 74.

dans son crépuscule. L'amour du prochain monte beaucoup trop souvent dans un train qui pénètre le faux pays. La société humaine est beaucoup trop battue par la société humaine. »⁵⁰

Petit à petit, les personnages commencent à se méfier du beau couple muet parce que « ce sont des gens qui n'ont pas d'odeur ». Ils ont un air bizarre et pourraient devenir dangereux. À la fin du premier acte, le beau couple est la proie de violences physiques et sexuelles des protagonistes. « *Le beau couple est entièrement enfoui sous les corps qui se servent. Finalement, le sang gicle.* »⁵¹ Rire noir.

Le deuxième acte démarre par un plan sur « *deux cadavres plutôt bien rangés, dont les côtes dépassent à nu... On a bouffé le beau couple...* »⁵² Et Jürgen d'attaquer : « JÜRGEN. Qu'avons-nous fait de nous et avec ces gens. *Il pose l'os qu'il tient à la main.* Nous avons abusé de l'humanité, nous avons abusé de notre nous qu'est le nôtre. *Il fond en larmes.* »⁵³

Le comique cynique, cannibale et destructeur de Werner Schwab, dirigé contre la notion de nation allemande et/ou autrichienne, dont on connaît les ravages —« Blut und Boden »— au XX^{ème} siècle, est à ce prix. Il déchiquette et rend le rire hagard.

L'IDIOTIE SALVATRICE

Faire l'idiot pour avoir du sens. Afin de faire tomber un à un les masques de la tromperie des guerres comme politiques conduites par/avec d'autres moyens et de s'opposer à l'hypocrisie européenne, adopter des mœurs de chien. Préférer les fous aux médecins (de la Commission Européenne) : ils prétendent soigner le malaise de la civilisation et désignent à la vindicte des peuples des boucs émissaires. Il n'est d'autres remèdes aux tyrannies politiques, militaires, financières que de cultiver l'énergie des puissances singulières des folies d'indépendance, d'autonomie et de liberté sans compromis ni désignation d'autres responsable du marasme que soi-même. Ainsi n'être l'esclave de rien ni de personne dans le petit univers où chaque individu se trouve et conduit sa vie. Derrière chaque volonté de choquer jusqu'à épouser la folie se découvre un désir d'être au monde responsable de ses actes aussi infimes soient-ils.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 76.

⁵¹ *Ibidem*, p. 87.

⁵² *Ibidem*, p. 88.

⁵³ *Ibidem.*, p.88.

*Le colonel-oiseau*⁵⁴ de Hristo Boytchev remplit pleinement cette fonction. Un ancien monastère, perdu dans une montagne balkanique enneigée, un psychiatre en proie aux doutes existentiels cherchant à exercer sans moyen au milieu de nulle part, « un Tsigane impuissant, un voleur impénitent, un sourd qui déchiffre les journaux télévisés sur les lèvres des speakerines, une fausse douanière du sexe..., un paranoïaque qui se croit aussi minuscule que sa terre bulgare et, enfin, un colonel ressuscité, mi-russe, mi-bulgare, qui remet tout cela au pas, plus facilement que le psychiatre, lequel rentre dans le rang. »⁵⁵ Un jour, de l'aide alimentaire destinée à la Bosnie est larguée par erreur sur l'asile, « cadeau du ciel. » Et l'ex-colonel décide d'inscrire son existence dans le Grand livre de l'Histoire et de mener ses copensionnaires, transformés en sous-division militaire de l'ONU, dans une glorieuse traversée de l'Europe. Cette petite armée, habillée par les soins parachutés de l'OTAN sous couvert de l'ONU, dénonce l'idée de l'utilité de l'apocalypse guerrière nécessaire au maintien d'un ordre ancien ou à la production d'un ordre nouveau ou d'une épuration ethnique. Sous couvert de protéger, de prévenir les dissensions et d'empêcher le chaos, le militaire, le guerrier, ici l'ex-colonel, père, mentor, l'homme providentiel installe la puissance du bon plaisir de son idéologie au cœur même du quotidien, quand bien même ses ouailles seraient taxées de folles : est ainsi permis tout ce qui mène à la libération des peuples envers et contre tout, et tout ce qui les opprime, envers et contre tout, avec leur consentement, malgré eux. À ce rythme-là, il faudra des centaines de millions de morts —c'est déjà fait— pour atteindre à un paradis artificiel. Bienheureux les idiots et les fous ! « Et nous devons nous y tenir bien que, dans la charte des droits de l'homme, il n'y ait pas une seule ligne sur les droits des fous. Le seul droit que vous avez, c'est d'être soignés pour devenir identiques à tout le monde, c'est pour cela que les fous sont le peuple le plus défavorisé de la planète. Il faut s'échapper de ce monde, d'ailleurs, nous sommes déjà en train de le faire, mais en vainqueurs ! Nous allons réussir notre mission, précisément parce que nous sommes différents. Est-ce clair ? »⁵⁶

COMIQUE INTEMPESTIF

Comique intempestif en effet au sens de n'être pas convenable, mais indiscret, déplacé, importun, voire intolérable et de ne pas écrire « fort à propos. » Manier la véhémence

⁵⁴ Hristo Boytchev, *Le colonel-oiseau*, traduit du bulgare par Iana-Maria Dontcheva, préface de Bernard-Faivre d'Arcier, éd. L'Espace d'un instant, Paris, 2007.

⁵⁵ *Le colonel-oiseau*, op. cit., pp.9-10.

⁵⁶ *Le colonel-oiseau*, op. cit., p.77.

sans ménagement ni manière, avoir la plume pamphlétaire, stigmatiser les maux sans toujours indiquer les remèdes, écrire et dire maladroitement, s'étonner de l'esprit grégaire et moutonnier de nos contemporains, combattre les abus de pouvoir qui limitent les libertés individuelles, croire enfin à la fécondité et à la vertu comique de la catastrophe. Comme le martelait Nietzsche, il faut briser les tables des valeurs pour offrir un territoire vierge capable de supporter de nouveaux édifices, de nouvelles possibilités de vie. Si les épigones entendent.

Que nous demandent ces dramaturges ? De nous affranchir de tout ce qui est oppression et aliénation. Ces soumissions tendent à faire fléchir chez l'individu toute volonté de libération et l'obligent à trouver refuge dans son ultime défense : la folie. Mais qui est fou et qui ne l'est pas ? Dans les œuvres étudiées, la folie, la paranoïa ou la névrose, devenues épidémiques, marquent peut-être l'éveil des consciences. Quelles sont les forces qui tirent profit de la ruine des hommes ? Selon la formule de Marx dans sa *Critique de l'économie politique* : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience. » À quoi répond en écho Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme* : « L'existence précède l'essence. » Bref, « il faut partir de la subjectivité. » Libre.

Dès lors, ces écritures théâtrales magnifient la pensée de Diogène le Cynique affirmant que pour bien vivre, il faut disposer d'une raison droite ou d'une corde pour se pendre.

Daniel Lemahieu
Écrivain de théâtre